

Arnaud Théval

# **MOI LE GROUPE**

Photographies et récit d'Arnaud Théval

Fictions de Sylvain Maresca

Zédélé éditions

Une image de lycéen professionnel dégradée, une estime de soi proche de zéro pour certains, un bleu de travail difficile à porter, des élèves qu'il faut remettre sur les rails en les aidant à s'affirmer individuellement, et dans le même temps, des élèves à faire rentrer dans le moule d'un métier ! Voilà le constat paradoxal que l'on dresse à propos des lycées pro, et qui m'a amené à rencontrer ces élèves pour les questionner sur leur identité.

Quel est le lien entre l'univers de l'adolescent encore à l'école et celui du monde du travail ? Comment ces élèves se construisent-ils une image d'eux-mêmes dans ce moment de « crise » ? Quelles représentations peut-on alors inventer avec eux ? Ces questions m'ont amené à proposer des protocoles révélant les enjeux de la formation professionnelle : l'impact sur le corps, l'appropriation de l'habit de travail, l'exposition de soi, etc.

Par ces rencontres, je cherche à provoquer des situations inédites qui révèlent ou bousculent les clichés qui collent à la peau des lycéens, rarement remis en cause, et parfois portés par les élèves eux-mêmes. Malgré les esquives, les refus, les dérobades des uns et des autres, le projet s'est développé sans relâche avec la complicité de certains enseignants et de leurs collègues administratifs.

Des photos, des jeux vidéo, des installations ont été réalisés et présentés dans les établissements. Ces œuvres restituées dans leur contexte de création ont provoqué des discussions et des débats. Leur dimension critique aura permis d'interroger la place de chacun vis-à-vis des représentations de l'identité. Aujourd'hui, ce livre, construit comme le récit de ces aventures partagées avec les élèves, devient le nouvel espace du projet artistique. Il rend visible ce qui s'est joué en coulisse avec les lycéens.

A. T.

## Sommaire

L'ISSUE avec les lycéens de 1 <sup>ère</sup> bac pro maintenance du lycée rabelais à fontenay-le-comte	9
<i>EN HAUT DE L’AFFICHE</i>	25
SUPER X avec les lycéens de 1 <sup>ère</sup> bac pro hôtellerie du lycée bertin à saumur	29
<i>DE LA TENUE</i>	47
LA PEUR BLEUE avec les lycéens de 1 <sup>ère</sup> bep pro métiers de l'imprimerie du lycée léonard de vinci à mayenne	49
<i>LE DRAPÉ</i>	59
MANIFESTE BLEU avec les lycéens de 1 <sup>ère</sup> et terminal bac pro menuiserie du lycée bertin à saumur	61
<i>CHŒUR SANS PAROLES</i>	78
<i>HEUREUX !</i>	79
SOUS LA PEAU avec les lycéens de 1 <sup>ère</sup> bep conduite et services dans les transports routiers du lycée lenoir à châteaubriant	81
<i>COMMENT J’AI PERDU LA TÊTE</i>	98
L'ESQUIVE avec les lycéens de terminale mise en œuvre des plastiques du lycée le mans sud	101
<i>UN AN APRÈS (ÉPILOGUE)</i>	115
COLOPHON	118



# L'ISSUE



D'emblée, l'architecture du lycée me frappe, les toits des ateliers rappellent sans équivoque ceux des usines. Le choc visuel se poursuit avec la découverte du vestiaire des élèves de maintenance. Un vestiaire comme à la mine, grillagé et cadencé. Avant que je ne rencontre les élèves, on m'explique qu'ils vivent mal le fait d'apparaître aux yeux des autres en bleu de travail, c'est « dégradant ».





Notre premier face à face démarre avec la question de la tenue de travail, puis la discussion dérive sur le vestiaire. Pour eux, porter le « bleu » n'est pas un problème... Dès l'entrée dans le vestiaire, c'est le premier accrochage entre un enseignant et un élève, déjà exclu il y a peu de temps. Le lieu révèle vite sa tension, plus tard d'autres élèves se bagarreront en attendant que le vestiaire ouvre. Je leur demande de se changer comme à leur habitude, ils le font sans s'irriter de mon regard sur eux, transformant cette intimité en mise en scène.





Ils échangent manteaux contre blouses bleues et autres cottes de travail, mettent leurs chaussures de sécurité et gardent pour un moment encore leurs baskets à la main. Leur image oscille entre deux identités, à ce moment précis la paire de baskets n'est plus cet objet banal mais le révélateur de chacun. Je remarque cette fragilité et leur demande de les garder à la main pour une visite touristique du lycée.

Nous voilà dans l'atelier de travail. Je réalise quelques portraits de groupes sous les yeux interloqués des autres élèves. Quelle direction prendre ? Pas la grande cour – c'est l'heure de la récréation – plutôt une sortie par la porte dérobée derrière l'atelier.



En sortant, la situation est forte, je propose une photo de groupe. L'un des élèves m'interpelle en critiquant la forme même que prend le groupe, je lui propose de s'en détacher. Dans le même temps, dans mon dos, une scène attire toute leur attention. Ils sont captivés par un autre genre d'interpellation, policier celui-ci. Ils m'oublient totalement.



Ils continuent en suivant un chemin qui évite soigneusement les autres élèves.

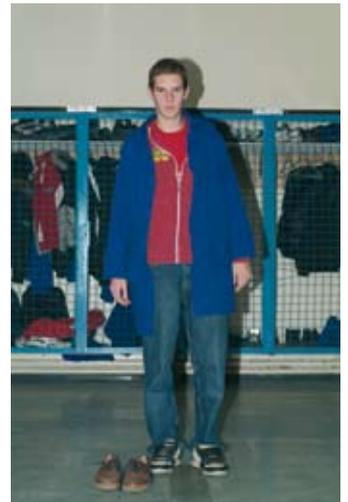


Après une pause nous nous retrouvons à l'entrée des vestiaires. L'atmosphère est pesante ; c'est le lieu des bagarres. Seul l'enseignant est habilité à ouvrir les portes. Je leur propose de faire les gestes habituels de leur changement de vêtements, sous le regard de ma caméra, des autres mais aussi des deux enseignants et du prof d'atelier. Le rituel du vestiaire se trouve décalé, nous glissons vers les prémices d'une chorégraphie. Les élèves sont très respectueux les uns envers les autres, l'enseignant d'atelier est nerveux, il trouve que ça fait beaucoup de temps à ne rien faire.

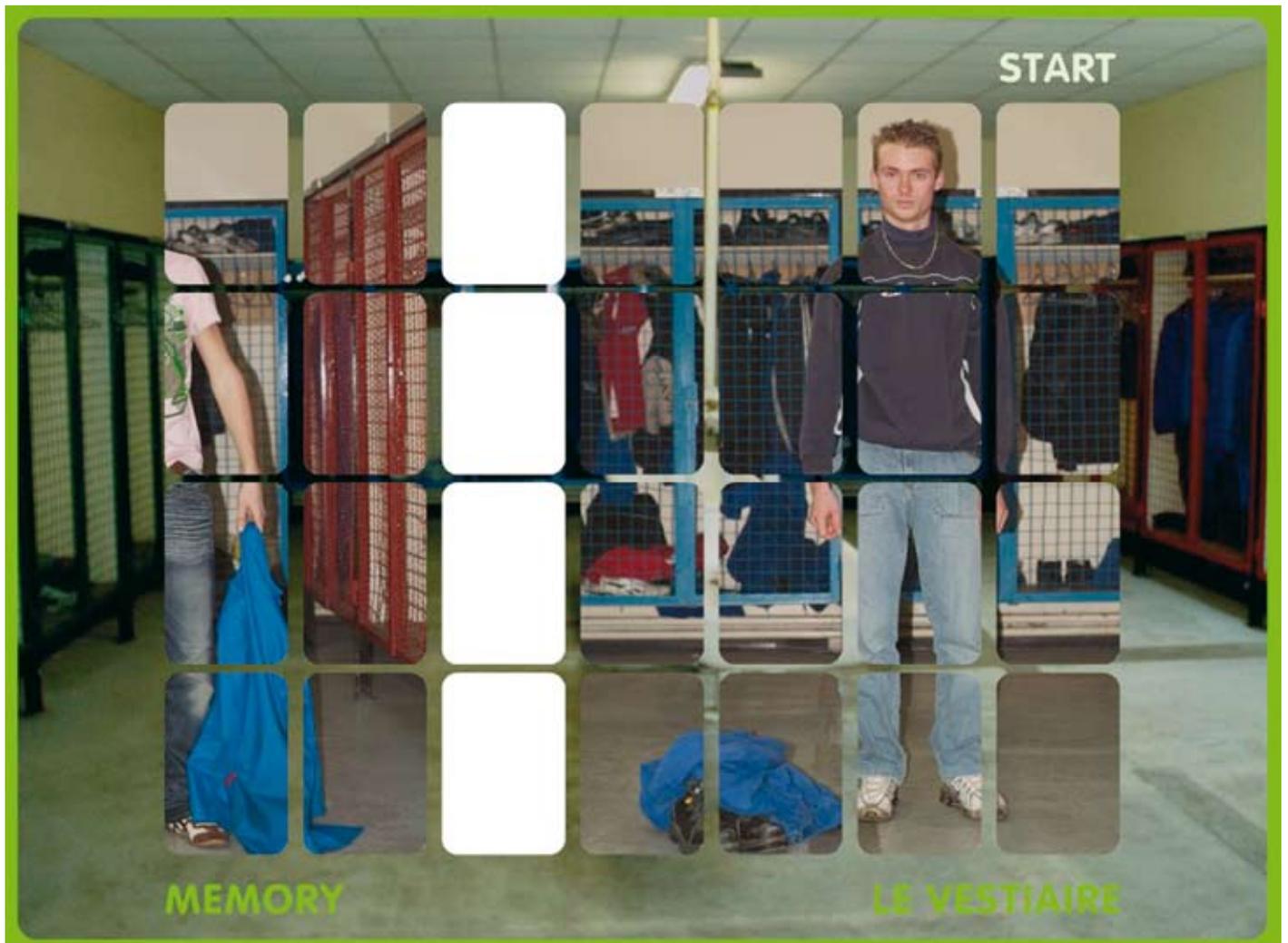


La séance suivante, ils rejouent en boucle les gestes de leur changement d'habits, et esquissent une chorégraphie possible. Le vestiaire est transformé en studio de danse ou en plateau de télé bricolé. Trois heures durant, les élèves vont répéter les gestes de leur quotidien. Les moments intermédiaires sont photographiés, ceux fragiles où les gestes se croisent, où les identités se chevauchent.





Ces images vont produire une vidéo « Les enchaînements » et un jeu interactif « Memory ». Les deux photos retenues par élève sont celles dans lesquelles s'opèrent des glissements : parfois une paire de baskets remplace les chaussures de sécurité, parfois la tenue civile est complétée avec des chaussures de sécurité. Pour renforcer cette relation à chaque personne, je leur demande de m'envoyer par mail un élément sonore représentatif d'eux-mêmes. Ces sons sont mon point de départ pour créer un portait musical juxtaposé à leur photo.



Je retiens l'image du groupe les chaussures à la main pour l'affiche qui sera installée dans l'établissement. C'est précisément au niveau de la sortie que je choisis de l'installer. Le portail servira de support à la palissade. Cette sortie est un couloir à ciel ouvert entre deux pavillons, un « no man's land » entre la voie publique et le lycée, servant de zone fumeur. Aucun enseignant n'emprunte jamais ce passage. Impossible d'y planter une palissade, car c'est un accès pompiers. C'est donc sur le portail que sera installée l'image.



Il pleut le jour de l'accrochage, nous construisons le support en bois sous le regard des élèves impliqués et détrempés. Certains aident à coller l'affiche, d'autres grillent nerveusement une cigarette en affirmant qu'elle ne tiendra pas. « Et puis elle est grande cette image ! » Ils prennent conscience du risque encouru tout en s'envisageant déjà comme des stars.







Une semaine plus tard, l'enseignante ayant suivi le projet m'alerte sur l'état de l'affiche ! Elle est déchirée et elle se dégrade de jour en jour. La pluie et les bouts d'affiches décollés ont permis à d'autres de s'en prendre à cette intruse. On décide de faire retirer l'affiche et d'en parler avec les élèves. À ma grande surprise, ils sont fiers de la réalisation et rejettent la dégradation sur des plus jeunes, jaloux, qui n'ont selon eux rien compris. Ils aimeraient la voir installer à nouveau, mais mieux protégée. Le proviseur quant à lui souhaiterait la voir dans le hall de l'administration. Curieux renversement de situation.



Un an plus tard, après plusieurs négociations, c'est le conseil d'administration qui tranchera : *L'issue* sera installée de façon pérenne dans le hall de l'administration. L'œuvre élargit son audience. Les enseignants et le personnel administratif la découvrent. C'est la spécificité du lycée professionnel qui s'affirme dans cette œuvre, une fierté après le démantèlement de son CA au profit du lycée général. Les élèves sont ravis de la situation mais ce n'est pas le cas de tout le monde, certains doutent de l'intérêt du projet, y compris du statut artistique de l'affaire. D'autres remarquent que c'est la première et la seule image dans le lycée représentant des élèves. Et quels élèves !





## En haut de l'affiche

Sylvain Maresca

Ça m'a tout de suite plu cette histoire de photos. Je ne sais pas exactement pourquoi. Elle nous apportait un peu d'air. On allait enfin pouvoir s'amuser en cours. C'était bien la première fois que nous, les élèves, on était au centre et nos profs sur le côté, à nous regarder sans dire un mot. Certains prenaient même des notes. Qu'est-ce qu'ils écrivaient ? Nos plaisanteries ? J'espère qu'ils ne vont pas nous les resservir un de ces jours. Enfin tant pis : ce qui est dit est dit.

D'habitude, on doit toujours faire vite pour se mettre en bleu. On est en retard, le temps presse, le prof d'atelier nous attend. On traverse le vestiaire en coup de vent. Là, on y est resté, je ne sais pas combien de temps, et pas qu'une seule fois. De voir nos profs de français ou d'art appliqué faire le pied de grue pendant des heures dans notre vestiaire où ils ne viennent jamais, à nous regarder enfilier, puis enlever nos bleus, j'ai trouvé ça drôle. J'avais l'impression qu'on avait la main, pour une fois. Surtout moi, parce que la main, je ne l'ai pas souvent dans ce lycée. Je me fais punir plus souvent qu'à mon tour. J'en ai marre d'ailleurs d'être toujours sanctionné. C'est vrai quoi, je ne suis plus un gamin, j'ai le droit de donner mon avis, de dire quand je ne suis pas d'accord. Faut reconnaître que si j'interviens en cours, c'est surtout pour dire que je ne suis pas d'accord. Alors forcément, les profs, ils n'apprécient pas. Mais bon, on aura toujours le temps de la fermer quand on sera à l'usine. Le lycée, ça ne devrait pas être l'usine.

Moi, j'ai l'impression que les profs ne savent pas ce qu'ils veulent. Ils nous parlent sans cesse de connaissances, de culture générale et d'esprit critique, mais il faut quand même qu'on file doux. Je n'aime rien tant que les mettre en porte-à-faux. En fait, je les pousse à bout et des fois, ça dégénère. Ça m'a déjà valu deux exclusions temporaires. À présent, je suis en sursis. À la première incartade, je serai viré définitivement. C'est quand même dommage parce que, sans me vanter, le leader de la classe, c'est moi. Qui a les idées les plus originales, les idées tout court, sinon moi ? Parce que les autres, on ne peut pas dire qu'on les entend souvent. Ils font leur petit truc pour avoir la paix et puis basta ! Il ne faut pas leur en demander davantage. C'est ça qu'ils veulent nos profs ? Des moutons qui se mettent en rang sans rien dire ?

Moi, je n'ai pas envie de me laisser faire. Mais surtout, je n'ai pas envie de roupiller. Déjà que je n'ai pas demandé à venir là. Je n'avais pas le choix en fait, vu mes résultats scolaires. Alors c'est sûr, je préfère encore régler des machines que de sécher des cours de maths ou de français. Attention : j'ai dit régler des machines, pas faire l'ouvrier, hein ! Il y a une nuance. Moi, dans l'atelier, je porte une blouse, pas une salopette. Je serai technicien, pas tâcheron. Je ne veux pas me salir les mains. J'ai trop de choses dans la tête pour m'user à produire des boulons. Seulement, je ne sais pas trop comment l'exprimer ce que j'ai dans la tête. Comment faire apprécier mes idées ? Elles se bousculent tellement et dans tous les sens que je n'arrive pas moi-même à les mettre en ordre, à les énoncer simplement. Du coup, je m'énerve parce qu'on ne me comprend pas. Surtout

les profs : ceux-là, ils ne me comprennent jamais. On dirait que pour eux, ce n'est pas l'idée qui compte, mais la façon dont vous la formulez. Si la forme n'est pas bonne, tout est à jeter. À ce compte-là, moi, je suis entièrement à jeter. C'est d'ailleurs bien ce qui se passe : je me fais constamment jeter. Je ne sais pas comment faire autrement.

Du coup, quand ce photographe est arrivé et qu'il a commencé par nous écouter parler de ce qu'on faisait dans ce lycée, j'ai senti qu'avec lui j'avais ma chance. J'en ai profité à fond. J'ai sorti plein de choses que d'habitude on ne dit pas. De toute façon, d'habitude on ne dit rien. Quand est-ce qu'on discute ? Ce n'est pas prévu dans les cours. Il faut faire vite, comprendre vite, exécuter vite, réussir tout de suite. Hors de cette urgence, point de salut. Lui, il n'était pas pressé. Il semblait prêt à entendre tout ce qu'on avait envie de dire. Et surtout, il rigolait.

Je me suis demandé ce qu'il venait faire là. Comment le lycée avait-il pu laisser entrer un type qui a l'air de passer son temps à jouer ? À l'âge qu'il a, ce n'est quand même pas ordinaire. C'est ça le plus incroyable au lycée : on vous fait constamment le coup de la discipline, du travail, de la responsabilité, à un point tel qu'on en a la nausée, et puis d'un seul coup, sans crier gare, on vous lâche entre les mains d'un Martien qui vous incite à faire tout le contraire, avec la bénédiction des autorités. Comprenne qui pourra.

Moi, en tout cas, je ne me suis pas posé beaucoup de questions. J'ai trouvé l'occasion formidable et j'en ai profité à fond. Surtout le projet de réaliser des photos de nous. J'adore ça, les photos. J'en prends tout le temps avec mon portable. Même que ça m'a déjà valu des ennuis au lycée. Mais bon, un de plus, un de moins... Quand on voit les clichés d'élèves qu'ils mettent sur les plaquettes d'information du lycée, c'est déprimant : que des petites souris en bleu penchées sur leurs machines. Comment voulez-vous donner envie d'aller vers ces métiers avec des images pareilles ? Alors, d'emblée on a fait comprendre au photographe que nous on ne voulait pas être une fois de plus photographiés en bleu, bien droits, les mains le long du corps, comme de sages ouvriers attendant leur patron, déjà prêts à tout accepter, résignés et puis tout.

On sait bien qu'il faut porter un bleu pour se protéger et ne pas trop se salir non plus. Mais on a beau dire, le bleu, ça vous marque. On disparaît dessous, c'est comme si on n'existait plus individuellement. On se ressemble tous, démunis, absents, conformes. Le bleu, c'est un uniforme en moins beau qu'un uniforme. C'est l'uniforme du pauvre, sans décoration, au contraire avec que des tâches, de la souillure. L'uniforme que personne ne voudrait montrer hors de l'usine. Passe encore qu'on doive l'endosser à l'intérieur, mais pas aux yeux des autres.

Il n'était pas question pour nous d'apparaître en bleu sur une photo offerte en spectacle dans tout le lycée. Pas question de nous montrer dans cette tenue aux autres, surtout aux élèves du

lycée général, qui se moquent tout le temps de nous quand ils nous voient traverser la cour en bleu. D'ailleurs, moi maintenant, je fais exprès de me balader en blouse pour leur montrer que je n'ai pas honte. On était encore dans la même classe l'an dernier. Alors, ce n'est pas la peine de me faire le coup du mépris. Mais je me montre en blouse, pas en combinaison de bleu. Faut pas exagérer.

Donc, pas question de nous photographier comme ça. Il l'a tout de suite compris, le photographe. Ce qui m'a étonné, c'est qu'on l'ait laissé faire. Je pensais que le lycée l'avait prévenu de ce qu'on attendait de lui. Et bien non, personne ne lui avait rien dit, personne n'attendait rien. Lui-même n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire, vu qu'il n'était jamais venu dans un lycée professionnel. Il attendait de voir. C'est comme ça que c'est devenu intéressant.

Avec lui, on a beaucoup parlé et bien rigolé. On a même fait des choses incroyables que jamais on nous aurait autorisé à faire, comme monter sur les tables, nous lancer des pièces dans l'atelier, nous filmer dans le vestiaire. Et tout ça sous l'œil passif de nos profs, réduits à l'état de spectateurs. Qu'est-ce qu'ils en ont pensé de ce beau chahut ? Ça devait leur faire drôle – enfin peut-être pas – de nous voir passer outre à la plupart des règles qu'ils passent leur temps à nous imposer. Eux qui nous veulent toujours calmes et posés, voilà qu'on nous encourageait à dire tout ce qui nous passait par la tête et à faire les zouaves. « Vous ne voulez pas mettre votre bleu ? OK, on va faire sans. » T'imagines ? Arriver dans l'atelier sans bleu, avec tes fringues à toi ! D'ordinaire, c'est un coup à se faire exclure du cours. Je ne m'en prive pas d'ailleurs quand j'en ai trop marre de leurs machines. Je dis que j'ai oublié la clé de mon casier et en général ça suffit. Je me retrouve en permanence. Bon, il ne faut pas le faire trop souvent. C'est une question de dosage. Mais sinon, ça marche plutôt bien. Alors que là on s'habillait comme on voulait et on entrait dans l'atelier quand même. Le rêve !

C'est certainement ça qui me manque d'habitude : pouvoir m'amuser de temps en temps, histoire de relâcher, parce qu'on a beau dire, on ne s'y fait pas facilement à la vie d'usine. Surtout moi qui ai vraiment envie d'autre chose. Je ne sais pas moi : vendre des trucs, commercial quoi, ou travailler dans la publicité vu que j'ai des tas d'idées, ou présentateur à la télé ! Pourquoi pas : je suis beau gosse et je fais tâche dans cette classe de moutons. Il y en a plusieurs qui m'ont dit, en voyant les portraits que le photographe a fait de moi : « Change de métier. Tu devrais faire mannequin. » Même en blouse, je suis classe. Faut dire qu'en dessous, je m'étais sapé : pantalon noir, chemise lie de vin, chaussures cirées. Il n'y avait que les chaussettes qui n'allaient pas avec. Mais, je n'avais rien d'autre que cette paire de sport blanche. Heureusement, on les remarquait à peine. Sur les photos, on voit très peu combien je suis bien habillé sous la blouse, mais moi je le sais et tout mon corps respire cette évidence. J'ai lu dans un magazine qu'un metteur en scène célèbre – je ne me souviens plus de son nom – tenait à ce que, dans les tiroirs du château où il tournait, il y ait de la véritable argenterie et des

serviettes brodées, même si on ne le voyait pas à l'écran, parce que ça composait l'atmosphère du film. Je comprends ça. Moi, j'ai quelque chose à l'intérieur et ça transparaît, même sous le bleu de la blouse. Je ne suis pas le seul à le savoir. C'est ça d'ailleurs qui doit énerver les profs : ils sentent que je ne suis pas fait pour leur apprentissage, qu'ils ne réussiront jamais à me domestiquer, à me faire ouvrier – « Réponds quand on t'adresse la parole. » Ils ont raison : je ne serai jamais comme ça. Je ne sais pas ce que je ferai, mais je le ferai.

Le photographe, je me suis tout de suite intéressé à sa manière de photographier. Par-dessus son épaule, je suivais sur l'écran de son appareil l'angle de vue qu'il adoptait, le cadrage, le réglage de la lumière. Je retenais ses options. Je ne sais pas pourquoi puisque je n'ai pas d'appareil à moi, mais qu'importe, je sentais que je devais mémoriser ça. Il y a des réglages de machines, vous pouvez me les expliquer dix fois, je n'en retiens rien. Tandis que ça, c'est entré tout de suite dans ma tête, comme si j'avais une pellicule au fond du crâne. « Tu vois quand tu veux », m'ont rappelé mes profs, qui n'en ratent pas une.

J'ai voulu comparer avec mon téléphone portable. Sitôt que je l'ai sorti, j'ai remarqué le regard réprobateur du prof d'atelier, mais il n'a pas osé intervenir. Ce n'était pas lui qui dirigeait les opérations. D'ailleurs, est-ce qu'il y avait quelqu'un qui dirigeait quoi que ce soit ? Plusieurs fois, on a entendu les profs maugréer contre l'absence de consignes claires, les temps morts, l'inactivité dans laquelle restait l'ensemble de la classe pendant que, un par un, on passait devant l'appareil. Le photographe, lui, se contentait de sourire et il poursuivait comme il l'entendait.

J'ai donc sorti mon portable et j'ai commencé à prendre des photos moi aussi. Ensuite, on comparait, les siennes et les miennes. J'ai rapidement compris qu'il ne se contentait pas d'appuyer sur le bouton. Il intégrait plein de réglages, il prêtait attention au cadre, aux objets présents dans le champ, autour, derrière. Il prenait plusieurs vues de la même scène. Il pensait à ce qu'il allait en faire après. Il était dans l'instant et déjà au-delà. Il prévoyait (pour la première fois, j'ai compris concrètement ce que voulait dire ce mot). Moi, je ne prévois jamais rien. J'agis à la seconde et puis je vois ce que ça donne. C'est ce que me répète toujours ma mère : « Si tu essayais seulement de prévoir les conséquences de tes actes, tu pourrais éviter le pire. » Qu'est-ce qu'elle prévoit, elle ? Est-ce qu'elle s'en sort mieux ? Je ne la trouve pas très convaincante sur ce terrain-là.

Lui, il prévoyait. Il avait des images devant les yeux et autant, sinon plus, dans sa tête. Il les laissait se mettre en place. Il forçait juste un peu les choses pour être sûr qu'elles allaient bien prendre forme, mais c'était à peine perceptible. En fait, on avait l'impression qu'il ne faisait rien. Pour un peu, il aurait pu installer son appareil, brancher le moteur et partir faire un tour. Les photos se seraient faites toutes seules. Sauf que, quand on a vu celle qu'il avait retenue pour l'afficher dans le lycée, on s'est tous demandé : « Il l'a faite quand, celle-là ? » Aucun de nous ne s'était rendu compte, sur le coup, qu'il avait tiré cette image de

nous. C'était bien nous – rien à dire là-dessus –, mais en mille fois plus concentré, dense, rempli d'intentions et en même temps de mystère, et le tout en une seule image. Comment a-t-il réussi à faire ça ? Moi, j'avais l'air d'un clown avec mon portable, et pourtant il m'a laissé faire sans ricaner. Il a même pris une photo de moi en train de photographier son appareil qui photographie la classe. Vertigineux...

Sur l'affiche, on ne voit que moi. Tout le monde le dit. « T'es devenu célèbre ! », me répètent mes copains. Si seulement c'était vrai. Si seulement cette image pouvait me sortir de là, comme celles qu'on voit à la télé ou dans les journaux. On dit que certaines ont fait le tour du monde. T'imagines ? Partout sur la Terre, on les a vues. Celui qui est dessus, on le reconnaît partout, c'est une star, une célébrité. Mais est-ce qu'il est riche pour autant ? Il y a aussi des photos de victimes qui font le tour du monde.

Pour l'heure, je suis célèbre dans le lycée. Enfin, ce n'est pas tout à fait une nouveauté. J'étais déjà assez connu, mais surtout pour mes coups d'éclat, mes convocations chez le proviseur. Pas très glorieux, tout ça. À présent, je suis à l'affiche comme une vedette de cinéma, celle dont le nom arrive en tête du générique. Les autres élèves restent un pas en arrière, comme une haie d'honneur. Cette affiche, c'est mon plus beau coup d'éclat. Je ne pourrai jamais faire mieux. « La forte tête en haut de l'affiche », tu parles d'une publicité pour le lycée. Il y en a parmi les profs qui doivent se mordre les doigts de voir l'importance que cette photo me donne. Mais ils n'y peuvent rien : je crève l'écran, c'est indéniable. Si seulement ils pouvaient comprendre cette fois que je ne suis pas comme les autres. Ce n'est pas rivé à une machine que je vais crever l'écran. Aucune chance.

Le photographe est reparti depuis déjà plusieurs semaines. L'effervescence autour de l'affiche est retombée. Je me demande si certains la remarquent encore. Elle semble faire partie du paysage à présent. C'est fou comme le lycée digère les choses, même les plus extraordinaires. Sa routine lisse tout et bientôt revient l'ennui, indépassable.

J'en ai eu du mal à redescendre du nuage. Je m'étais pris à rêver de tant de choses. Mais déjà s'annonce la fin de l'année. Les contrôles s'accumulent, les notes tombent en rafale. Repartir sur les machines, reprendre les calculs, les argumentaires, revêtir la blouse... Quelle plaie ! Pourquoi m'a-t-il tant fait rêver celui-là ? Est-ce qu'il se soucie de ceux qu'il laisse derrière lui ? J'ai toujours eu du mal à m'extraire d'un film au cinéma. Lorsque la lumière de la salle se rallume et que sur l'écran défile le générique, je ne sais plus où je me trouve, dans quel univers, dans quelle dimension. On me presse de me lever et de sortir, de ne pas oublier mon manteau, mais j'ai la tête ailleurs. Je n'adhère plus à la réalité qui m'entoure. Je ne suis pas encore revenu.

Oui, c'est ça, je n'en suis pas encore revenu. Pourtant, il va bien falloir, sinon je vais redoubler, c'est sûr. À présent, lorsque j'arrive au lycée le matin, j'évite de regarder cette foutue affiche parce

qu'elle me fait l'effet d'un immense trou qui ne demande qu'à m'aspirer encore vers un bleu magique, un bleu sans plus aucun rapport avec celui qu'on nous fait endosser, le bleu d'un ciel sans limite, une échappée bleue. Je ne peux pas me permettre cette échappée, pas maintenant. Alors je détourne les yeux et je m'enfonce dans la cour en ignorant cet ailleurs de papier. Je ne regrette rien, mais pour l'heure, c'est dur d'en revenir. Très dur.